

Les femmes et le cinéma dans le monde arabe

Janine Euvrard

Number 83-84, Fall 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23373ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Euvrard, J. (1996). Les femmes et le cinéma dans le monde arabe. *24 images*, (83-84), 74–76.

Les femmes et le cinéma dans le monde arabe

PAR JANINE EUVRARD

Depuis près de trois quarts de siècle, les femmes se sont battues, au côté des hommes, pour l'existence du cinéma dans le monde arabe, et ont, plus souvent qu'on ne le croit, occupé des postes clés. Si leur présence est davantage notable en Égypte, où subsiste une industrie cinématographique structurée, l'apport des femmes dans les pays du nord de l'Afrique et du Moyen-Orient témoigne aussi de leur grande vitalité. Ce court texte, où sont résumés les propos de Magda Wassef, qui dirige le département Cinéma et Audiovisuel de l'Institut du monde arabe à Paris (en plus d'être critique de cinéma et productrice à France Culture/Panorama), donne un aperçu de cette vitalité.

L'histoire du cinéma égyptien, de tous les cinémas du monde arabe, est assurément la plus riche, la plus ancienne et la plus singulière puisque son acte de naissance a été signé par une femme: Aziza Amir.

Cette comédienne de théâtre, qui découvrit l'invention des frères Lumière durant ses voyages en Europe, ne s'est pas contentée de coréaliser le premier film de fiction égyptien (*Leila*, 1927), elle en fut de plus l'interprète et la productrice! Bien que ce film ne soit pas la toute première tentative cinématographique en ce pays, il n'en reste pas moins considéré comme le film «fondateur» du cinéma égyptien. Pour la petite histoire, c'est en outre dans *Leila* qu'apparut, pour la première fois à l'écran, une figurante qui devait devenir par la suite l'une des actrices et productrices les plus importantes de ce cinéma: Assia Daghar.

Dans la brèche ainsi ouverte par ces pionnières d'autres femmes s'engouffrèrent bientôt: Fatma Rouchdi, qui réalisa *Le mariage* (1933), Bahiga Hafez, pianiste et compositrice, qui coréalisa *Les victimes* (1934) avec Ibrahim Lama et Maria Queeny qui devint, non seulement actrice et productrice, mais aussi la première femme à diriger un studio cinématographique (le studio Gaal).

Il est donc inexact de penser comme certains l'affirment que les femmes n'ont commencé à s'exprimer à travers ce média qu'à partir des années 60-70. Certes, ces dernières n'ont réalisé que peu de films. Pour la plupart, elles ont abandonné la direction d'acteurs.

Reste que toutes, sans exception, ont continué à travailler leur vie durant dans l'industrie du cinéma égyptien.

Ce constat, des plus positifs quant à la place des femmes au sein de cette société à majorité musulmane, ne doit pas cacher néanmoins les difficultés qu'elles ont dû surmonter pour parvenir à s'imposer, en tant que femmes, dans ces métiers. Cela dit, la plus grande place qui leur est réservée reste celle, populaire, que leur confère le statut d'actrice, situation attribuable non seulement au fait qu'il existe un marché cinématographique en ce pays (et ce, depuis l'époque du cinéma muet), mais aussi une véritable industrie de l'audiovisuel dont la dynamique s'est appuyée entre autres sur une

Le mariage de Fatma Rouchdi (1933).



demande des pays voisins. Cette demande était d'autant plus forte que leur production propre était faible en ce domaine. De fait, le succès du cinéma égyptien s'est en partie bâti sur l'incapacité des autres pays arabes à créer l'infrastructure économique nécessaire à l'épanouissement d'une véritable industrie filmique. Bien entendu, l'Égypte, comme toute autre société, secrète ses interdits et ses tabous, mais l'Islam qui y règne n'est pas celui dont l'Occident parle et dont il a peur. Preuve n'en serait que le procès intenté par les intégristes islamiques contre Chahine (à propos de *L'émigré*) et que le cinéaste a gagné.

Nous devons nous rendre à l'évidence: l'Islam n'est guère la préoccupation première des femmes réalisatrices car, tout au moins dans le vécu de cette profession, il s'avère n'être ni la cause de discriminations sexistes ni même la source des difficultés auxquelles ces dernières sont confrontées afin de réaliser leurs films.

Là-bas comme ici, la véritable discrimination est et reste l'argent qui dicte ses lois. Que l'on soit homme ou femme n'y change rien car les pressions économiques ont ceci d'égalitaire que nul ne leur échappe. Encore faut-il savoir que ces pressions sont bien plus fortes en ces pays qu'en Europe.

Cependant, le cinéma égyptien serait disparu il y a bien longtemps s'il n'avait pu et su se développer sur un marché relativement étendu. De plus, un certain nombre de producteurs privés lui assurent aujourd'hui un relais non négligeable en s'ouvrant sur le marché européen grâce au système des coproductions. Il n'en reste pas moins vrai que les réalisateurs font face à deux obligations (qui ne sont pas nécessairement concomitantes d'ailleurs), soit sacrifier au star-system afin d'obtenir les avances sur distribution qui permettent de démarrer une production, soit trouver des subventions à l'extérieur (c'est-à-dire à l'étranger et principalement en Europe) afin de pouvoir compléter ensuite avec un budget spécifiquement national (c'est le cas plus particulièrement des pays arabes qui ne disposent pas d'une aide de l'État, et c'est aussi le cas — parmi tant d'autres — de cinéastes comme Youssef Chahine ou Asma al-Bakri). Ce qui nous amène à souligner que la production filmique des pays arabes — hommes et femmes confondus — reste des plus faibles, exception faite de l'Égypte! Un exemple? En Syrie, Mohammed Malas, qui fut considéré à ses débuts comme l'un des grands espoirs du cinéma arabe n'a réussi à tourner que deux films en vingt ans...

Pour en revenir à l'Égypte, il ne faut point oublier qu'il est l'un des rares pays arabes à posséder des techniciens et techniciennes dans



La trace (commencé en 1982 et terminé en 1988) de la cinéaste tunisienne Najia ben Mabrouk.

toutes les branches de l'industrie cinématographique, situation qui lui a permis d'acquérir une indépendance totale dans son fonctionnement. Ainsi, l'École de cinéma du Caire est-elle un véritable vivier de réalisateurs, d'acteurs, de techniciens. En outre, le développement de la télévision (créée en 1959) a donné la possibilité à toute une génération nouvelle de faire ses armes dans l'audiovisuel. Ainsi la télé est-elle devenue une pépinière de talents grâce à l'ampleur de ses besoins en téléfilms, en documentaires et en feuilletons.

C'est dans le documentaire — prédominant au sein de tous les genres dont la télé s'abreuve — que se recrutent actuellement les jeunes cinéastes les plus prometteurs. En ce qui concerne les femmes, il s'agit d'Ines Deghidi (dont les films parlent de problèmes de femmes dans une perspective à la fois populaire et « sensationnelle » ... donc commerciale), de Nadia Hamza (qui produit ses propres films en abordant des sujets courageux), d'Asma al-Bakri (qui ne se définit aucunement comme une cinéaste femme et qui cherche actuellement à financer son deuxième long métrage de fiction).



Le cinéma du Maghreb est né dans les années 60 une fois l'indépendance acquise. Ce qui explique qu'il s'institua sous des auspices nationales. Aujourd'hui, le Maghreb, en butte à la montée de l'intégrisme, aux tensions sociales et à la crise économique qui secouent ses territoires, a vu sa production cinématographique se dégrader d'autant.

Paradoxalement un pays comme la Tunisie, qui ne possède pas de véritable industrie cinématographique, détient cependant un marché potentiel dont les immenses succès populaires ayant couronné la sortie des quelques films produits en ce pays portent témoignage.

Parmi les réalisatrices tunisiennes, il nous faut citer tout d'abord Moufida Tlatli (*Les silences du palais*) qui a été la monteuse de tous les cinémas d'auteurs du Maghreb. N'oublions pas Salma Baclar qui, après quelques documentaires, vient de signer un film sur la chanteuse



Les silences du palais de Moufida Tlatli.

Habiba Msika, ni Kakhoum Bornaz qui est en train de préparer son premier long métrage de fiction. Le drame du cinéma tunisien est en fait de ne posséder à ce jour ni le marché ni les infrastructures nécessaires au fonctionnement d'une production privée qui ne parvient guère par ailleurs qu'à produire un ou deux films par an!

La production du Maroc et de l'Algérie n'est pas plus abondante au demeurant. Deux réalisatrices — pour le Maroc — comptabilisent à leur actif un film chacune: Farida Barkia et Farida Belyazid. L'Algérie quant à elle peut avancer les deux documentaires d'Assia Djebar (que plusieurs années séparent), les deux portraits de femmes réalisés par Nadia Cherakli et *Le démon au féminin*, film dû à l'écrivaine Hafïa Zinaï Koudil passée là (comme Assia Djebar) de la plume à la caméra.

Mais il est encore un cinéma avec lequel il faut compter: le cinéma beur qui porte un regard particulier sur le monde arabe en enrichissant la réflexion sur l'émigration, l'exil, l'identité ethnique. Le cinéma de Rachida Krim (*El Fatab*) ou Fajria Deliba (*Le petit chat est mort*)...

En ce qui concerne le Liban, il est utile de préciser que la télévision y règne en maître quasi absolu et que les quelques cinéastes issues de cette contrée du Moyen-Orient ont pour la plupart élu domicile en différents pays d'accueil, trouvant ainsi près de 90 % de leurs sources de financement en dehors de leur terre natale. Citons Jocelyn Saab, reporter de profession qui a débuté par des documentaires sur la guerre au Liban avant de tourner son premier film de fiction, Mai Masri et encore Randa Chahal-Sabbagh, Olga Nakash, Dima Algundi. Il est à remarquer par ailleurs qu'il n'existe pas d'actrices de cinéma professionnelles en ce pays, et que, mis à part quelques comédiennes de théâtre, cette « profession » est exercée par des « amateurs ».

L'Irak quant à lui, à cause de son régime politique mais aussi à cause de l'embargo imposé depuis sa cuisante défaite lors de la guerre du Golfe se montre peu enclin à dépenser de l'argent pour la création cinématographique. Kairia Mohamed a tout de même réussi à faire un film (100 %) avant la guerre!

La Syrie, bon dernier de la liste, ne compte aucune réalisatrice qui soit parvenue à réaliser un seul premier long métrage de fiction. Tout au plus peut-on y dénombrer quelques documentaristes et réalisatrices de télé. ■

Censure et Islam...

Prenons le cas de l'Égypte dont le code de censure a été copié sur celui de l'Amérique des années 40. À ces interdits formels s'ajoutent ceux, spécifiques, liés aux marchés potentiels du monde arabe. Cela signifie que si l'Égypte désire démarcher les pays du Golfe ses films devront respecter les interdits propres à ces pays: aucune scène de sexe, pas de baisers, pas de boissons alcoolisées, certaines expressions du langage parlé devront en être bannies, etc. Sans oublier qu'il est des sujets qu'il est hors de question d'aborder comme celui de *L'émigré* de Chahine! Cela dit, il serait abusif de penser que les interdits du monde arabe en son entier relèvent des dogmes d'un Islam intégriste! C'est un fait incontournable, certains de ces pays essaient d'imposer aux autres des lois qui ne sont pas les leurs, mais il est vrai qu'ils n'y parviennent guère. Il n'est qu'à regarder d'un peu près le cinéma iranien — sous tutelle islamique — pour s'apercevoir qu'il continue malgré tout à exister malgré une charge de critique sociale peu ordinaire (Abbas Kiarostami par exemple) et que les interdits, s'ils n'y sont point transgressés, y sont pour le moins contournés et subvertis tant et si bien qu'ils n'empêchent nullement ce cinéma d'être fêté dans tous les festivals d'Europe comme il le mérite. Plus près de nous, un film comme *Bab El Oued City* — qui dénonce une situation politique bloquée et ne s'embarrasse guère des censures de tous bords — a cependant été tourné là-bas en dépit des difficultés et du climat de violence exacerbée que les intégristes ont fait peser sur les créateurs et les intellectuels!

Rien n'est pourtant si simple ni si tranché. Il n'est point en effet d'ennemi numéro 1 qu'il faille dénoncer en affirmant qu'aux maux qui nous accablent il n'est qu'une seule cause. Nous vivons une « sale » période dont les formes extrêmes sont inacceptables comme la *fatwa* qui touche Salman Rushdie ou encore l'attentat commis contre Naguib Mahfouz. Cela dit il ne faut pas oublier que, face aux dogmes islamistes de quelques illuminés il y a d'autres traditions tout aussi séculaires et pesantes, des enjeux économiques et politiques qui sont autant de dangers diffus et néanmoins bien réels. Au milieu de ce maelström le cinéma, la télévision, la vidéo sont des enjeux non négligeables que tout pouvoir tente de circonscrire à sa propre sphère d'influence. Les créateurs sont bien obligés de « faire avec », de se battre sur tous les fronts, dans le même temps. ■